



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

La Du Barry

Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de

Paris, 1906

XI Intrigues de femmes cherchant à déposséder madame du Barry du cœur de Louis XV. - Madame Louise, la Carmélite. - Le chancelier passant au parti dévot. - Le physique du vieuy Louis XV. - Mot du ...

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48032)

XI

Intrigues de femmes cherchant à déposséder madame du Barry du cœur du Roi. — Madame Louise, la carmélite. — Le chancelier passant au parti dévot. — Le physique du vieux Louis XV. — Mot du chirurgien La Martinière. — Le Carême de 1773. — Les morts foudroyantes aux côtés du Roi. — Louis XV tombe malade à Trianon. — La petite vérole. — Les intrigues des *aiguillonnistes* et des *anti-aiguillonnistes* autour du lit de mort. — Renvoi de madame du Barry.

La possession du cœur de Louis XV n'était point une tranquille possession. A tout moment madame du Barry avait à se garantir de tripotages d'antichambre pour la supplanter, de mines souterraines de très-illustres entremetteurs, de plans impudiques plaçant sur l'avènement d'une nouvelle maîtresse la fortune d'un courtisan.

Dès 1771, Hardy parle de négociations pour donner au Roi la princesse de Monaco, à son défaut une demoiselle Smith, et enfin une troisième personne sur le nom de laquelle le secret est gardé.

Une très-jolie et très-galante créature, la femme d'un musicien de la chambre du Roi, madame Bèche, crée pendant quelque temps de très-sérieux ombrages à la favorite (1).

(1) *Correspondance secrète, politique et littéraire*. Londres, John Adamson, t. I.

Une autre femme, une Hollandaise, madame Pater, devenue comtesse de Newkerke, et dont la beauté avait fait, il y avait une dizaine d'années, une révolution à Paris, était poussée par le duc de Duras (1), gentilhomme de la chambre, qu'on disait recevoir de Chanteloup des instructions de son ami le duc de Choiseul. L'intrigue était habilement et sourdement menée; le mariage selon le rit protestant de la Pater était cassé, et un hymen secret devait l'unir au Roi. Et quand la du Barry était avertie, dans le complot qui devait la renverser, quelle main trouvait-elle? la main de d'Aiguillon rédigeant et minutant des instructions pour la Hollandaise en ses rapports intimes avec le Roi, instructions où se trouve un peu du machiavélisme amoureux des *Liaisons dangereuses*. Une scène s'ensuivait, où madame du Barry, avec la vivacité de paroles qui lui était naturelle, reprochait à son allié, à son amant sa trahison. Elle lui rappelait qu'elle l'avait poussé au ministère en dépit de la réprobation générale, qu'elle l'avait maintenu aux affaires étrangères malgré le Roi, disant après le partage de la Pologne : « Si Choiseul avait été là, cela ne serait pas arrivé, » qu'elle l'avait enfin *sauvé du bourreau* (2). Du reste, madame du Barry avait maintenant, dans toutes les embûches féminines

(1) Madame du Barry mettait à la porte de ses appartements le duc de Duras, en lui disant que « non-seulement il avait présenté la Pater à Sa Majesté, mais qu'il *avait tenu la bougie*, qu'en conséquence elle le priaît de ne plus remettre les pieds chez elle ».

(2) *Les fastes de Louis XV*. A Villefranche, chez la veuve Liberté, 1782. Seconde partie.

dressées contre elle, la surprise de trouver derrière la femme ses meilleurs amis. L'abbé Terray lui-même, l'homme qui paraissait le plus attaché à sa fortune, avait placé près de la favorite une de ses bâtardes, madame d'Amerval, dont la jeunesse, l'étourderie, l'enfantillage, amusaient madame du Barry. C'était au moment où l'abbé exhortait la favorite, en attendant la cassation de son mariage, à suivre l'exemple de madame de Pompadour, à se prêter aux fantaisies du physique du Roi, la poussant doucement à mettre la d'Amerval dans le lit de Louis XV. Mais madame du Barry avait l'instinct que, sous le manteau d'une passade, le ministre Bonneau lui suscitait sournoisement une rivale (1). Enfin, dans sa propre famille, chez sa nièce, chez la belle madame Adolphe du Barry, elle avait à craindre un instrument de ruine manœuvré par le comte Jean (2), qui, toujours à son ambition de gouverner le royaume, croyait être plus facilement maître de sa belle-fille que de sa belle-sœur. Et là encore madame du Barry ne trouvait-elle pas associé aux projets du Roué le comte d'Aiguillon qu'on accusait d'infidélités à la tante avec la nièce (3)?

(1) *Mémoires concernant l'administration des finances sous le ministère de l'abbé Terray*. Londres, 1786.

(2) Quand on avait parlé à madame du Barry des projets du comte Jean et de l'impression faite sur le Roi par la beauté de M^{lle} de Tournon, la favorite avait dit gaiement : « que la charge de maitresse du Roi ne sortirait pas au moins de la famille » ; mais au fond elle était très-inquiète.

(3) Des infidélités, le duc d'Aiguillon en était fort capable, mais des machinations pour renverser la favorite, c'est beaucoup moins croyable, et il ne faut attacher qu'une foi assez légère à ces récits démentis par

Mais, plus que toutes les créatures galantes de la cour et de la ville, il y avait à redouter pour madame du Barry une plus dangereuse femme : c'était la fille de Louis XV, Madame Louise la carmélite, qui, sous le manteau de sainte Thérèse prêté pour la prononciation de ses vœux (1), entendait du fond de sa cellule gouverner la France, Madame Louise, avec laquelle allait maintenant tous les huit jours, désertant Luciennes, communier le chancelier.

La grande amitié entre le *cousin* et la *cousine* était très-refroidie. La favorite n'avait pu obtenir du chancelier la grâce du banqueroutier Billard, le neveu de Billard du Monceau. Puis Maupeou n'avait pas été sans savoir les tentatives secrètes de d'Aiguillon pour le rétablissement du parlement, sur l'assurance des princes qu'il serait *blanchi*; il n'avait pas ignoré l'appui prêté à ces tentatives par madame du Barry, jusqu'au jour où elle s'était aperçue que le Roi, tout heureux d'être débarrassé des *robes noires*, tenait à conserver près de lui l'homme qui l'en avait délivré (2). De là de la froideur et presque de l'hostilité entre le ministre et la favorite. Mais, en dehors des petits griefs qu'il pouvait avoir contre la maîtresse, Maupeou était surtout poussé à se retirer d'elle et de son parti par sa connaissance de l'humanité, par le présentiment que dans le Bourbon vieillissant la reli-

le courageux attachement du duc à la du Barry lorsqu'elle fut tombée en disgrâce.

(1) *Vie de Madame Louise de France*, par l'abbé Proyart. Perisse frères, 1860, t. I.

(2) *Anecdotes sur M. la comtesse du Barri*. Londres, 1775.

giosité était toute prête à réapparaître. Et il pensait qu'à l'heure présente, il était plus utile pour lui de se trouver du côté du confesseur que du côté de la maîtresse. Donc le chancelier jouait le dévot, déclarant aujourd'hui contre les ministres qui se traînaient aux pieds de cette femme perdue de mœurs et qui ne vivait qu'avec des comédiens, des chanteurs, des baladins, tous gens à talents diffamés et réprouvés. Soutenue par le chancelier, Madame Louise prenait tous les jours plus d'autorité. Le Roi venait la voir souvent, et à chacune de ses visites madame du Barry tremblait. Au commencement de 1772, à eux deux, Madame Louise et le chancelier, ils avaient même arrangé un mariage du Roi avec l'archiduchesse Marie-Élisabeth, sœur de l'Empereur, celle qui avait dit qu'elle n'épouserait que le Roi de France. Et, le 25 janvier, madame du Barry, voyant partir le Roi pour Saint-Denis, se jetait à ses pieds, lui disait qu'elle savait que sa perte était résolue, qu'elle préférait recevoir son congé de la bouche du Roi que d'avoir l'humiliation de le recevoir de la noire cabale, que le chancelier et l'archevêque étaient des fourbes (1)...., et empêchait par cette scène la visite du Roi. Plus tard, c'était encore Madame Louise et le chancelier qui, exploitant un caprice du Roi, donnaient un moment l'envie à Louis XV de se marier avec la princesse de Lamballe, et attiraient à madame du Barry plaisantant le Roi sur le bruit de

(1) *Journal des événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance*, par Hardy. Bibliothèque nationale, Manuscrits. Supplément français, 6680.

ce mariage, cette dure réponse : « Mais je pourrais plus mal faire. »

Les mariages ne se faisaient pas, mais l'action de la carmélite sur le Roi restait puissante et devenait plus grande à mesure que les années s'accumulaient sur Louis XV. Il y avait surtout, tous les ans, une époque qui était toujours un temps de crise, la semaine de Pâques, où tous les efforts étaient faits pour que, selon l'expression de Madame Louise, *le bon Dieu prît possession du cœur de son père* (1), pour amener le Roi à communier. La favorite avait beau dire gaiement : « *Eh bien, si Sa Majesté fait ses Pâques, je ferai les miennes* (2), » elle n'en passait pas moins une quinzaine de jours dans des transes mortelles.

Le Roi vieillissait; et l'âge, les années, la fatigue de la vie, l'ennui de l'âme, au lieu d'apporter l'apaisement à ses passions, ne faisaient qu'irriter l'imagination de ses désirs. L'obsession physique, qui s'empare de certains vieillards, faisait sa proie de Louis XV vieillissant. L'amour qui avait rempli sa tête et son corps n'était plus qu'un appétit et une brutalité de son cœur; et il ne semblait plus y avoir de vivant en lui que des sens furieux et à demi morts..... Un instant, cependant, après la mort de madame de Pompadour, le roi était entré

(1) Expression de la lettre de Madame Louise lorsqu'elle apprend le renvoi de la du Barry du chevet de son père.

(2) *Anecdotes sur M. la comtesse du Barri*. Londres, 1775.

dans une sorte de liaison platonique avec une charmante femme, la comtesse de Seran, dont il courtoisait galamment les goûts en faisant mettre, à son intention, les petits appartements en bleu (1). Pendant des mois, ça avait été un commerce discret et respectueux, un échange d'aimables paroles, une familiarité de douces causeries, une cour faite avec ces grâces et ces courtoisies si naturelles à Louis XV quand il voulait plaire. On aurait dit un rajeunissement des pensées du Roi, *un revenez-y* à ses premières amours avec la comtesse de Toulouse; et la cour croyait voir commencer une de ces liaisons qui touchent à l'amour sans quitter l'amitié, un de ces tendres et doux commerces qui font seulement d'un vieillard l'âme amoureuse. Mais ce platonisme de Louis XV avait été vite tué par les caresses de la du Barry, ces caresses de lupanar ne s'attaquant qu'au physique de l'amour et l'amenant au rut de l'animalité. Inassouvi, le Roi allait de madame du Barry à d'autres, et de caprices en caprices, épuisant l'amour sans épuiser la tentation, tourmenté, inquiet, brûlant, tremblant, et s'interrompant dans le plaisir pour se jeter à des actes religieux qu'il faisait partager aux complaisantes de ses caprices. Dans cette fièvre, le vin, le punch, transporté par madame du Barry des salons de Londres aux soupers des petits appartements (2), tous les excitants servaient le Roi,

(1) *Mémoires d'un père*, par Marmontel. Paris, 1804, t. III.

(2) *Le Gazetier cuirassé, ou Anecdotes scandaleuses de la cour de France*, Imprimé à cent lieues de la Bastille, à l'enseigne de la Liberté, 1781. —

le soutenaient, lui prêtaient la force de ne pas vieillir. Entre la maîtresse et l'amant, il n'y avait plus que la chaîne de l'habitude et de la sensualité, dépouillée de tous les liens d'esprit, dépouillée même de toutes les coquetteries de décence et de toutes les modesties d'élégance qui avaient attaché le Roi à madame de Pompadour. Et figurez-vous madame de Pompadour avec son costume de bergère, son chapeau de paille, ses rubans, sa beauté habillée, ses charmes voilés; puis, voyez la du Barry dans le costume qui rend la jeunesse au Roi, dans son déguisement de bacchante (1), à demi nue sous la gaze, et la gorge effrontée, — vous aurez l'image des deux amours du Roi.

Cependant, le Roi avait plus de soixante ans; ces excès amoureux amenaient chez le vieillard des accidents qu'il confiait à La Martinière, son premier chirurgien. Louis XV se rendait à ses conseils, se conformait à ses prescriptions, le faisait même coucher plusieurs mois dans sa chambre. Et une nuit du mois de mai 1773, — de ce mois que Louis XV ne verra pas tout entier l'année prochaine, — le vieil amant de madame du Barry, causant du triste délabrement de ses facultés, finissait par dire dans un soupir : « Je vois que je ne suis plus jeune, qu'il faut

Le Gazetier cuirassé va plus loin, il parle de mouches cantharides, de diabolino, d'essence de girofle, etc.

(1) *Anecdotes sur M. la comtesse du Barri*. Londres, 1775.

que j'enraye. — Sire, répondait La Martinière avec son franc parler, vous feriez mieux de dételer. »

Le carême prêché à la cour, pendant la semaine sainte de l'année 1773, par l'abbé de Beauvais, faisait une profonde impression sur l'esprit du Roi. Tout à coup tombait dans cette chapelle de Versailles, sur ces grandes dames perdues, sur ces courtisans proxénètes ayant pour reine une prostituée, la parole hardie d'un homme de rien, qui flagellait les turpitudes de tout ce monde, qui osait remonter à la personne du Roi, jetant à Louis XV et à sa concubine cette courageuse allusion biblique : « Enfin, ce monarque (Salomon), rassasié de voluptés, las d'avoir épuisé pour ses sens flétris tous les genres de plaisirs qui entourent le trône, finit par en chercher d'une nouvelle espèce *dans les vils restes de la licence publique.* » A l'indignation des courtisans, aux plaintes de madame du Barry, si impitoyablement désignée, Louis XV se contentait de répondre que l'abbé de Beauvais faisait son métier.

Un autre sermon avait une action plus décisive sur Louis XV, revenant jour et nuit dans son imagination frappée. Ce fut un sermon sur la mort, où le jeune prédicateur, protégé par Madame Louise, réduisant à néant cette liste de centaines que le rédacteur de *la Gazette de France* venait de donner (1)

(1) *Mémoires secrets de la république des lettres*, t. VI.

pour illusionner le Roi, et lui faire croire à une longévité plus grande en son siècle que dans les siècles passés, détruisait brutalement la sécurité apportée par ce mensonge adulateur, montrait au Roi la Mort du dix-huitième siècle penchée sur le chevet des hommes de son âge. Puis il faisait revenir et rentrer dans la mémoire du Roi la mort du duc de Bourgogne, la mort du Dauphin, la mort de la Dauphine, la mort de la Reine, la mort des êtres qui lui avaient été le plus chers, de ses maîtresses qu'il ne nommait pas, mais qu'il lui rappelait avoir été enlevées à la fleur de l'âge, lui laissant entendre que son tour était depuis longtemps venu, et imprimant et enfonçant dans la cervelle de ce Bourbon, hantée depuis sa jeunesse par l'idée troublante du néant, la pensée fixe d'une fin prochaine (1).

Ainsi pénétré et obsédé de ces paroles, de ces souvenirs, de ces menaces, de ces prédictions de mort, le Roi songeait encore avec effroi qu'il était dans sa soixante-troisième année, une année que la médecine du temps regardait comme une date climatique et fatale aux vieillards (2). Puis c'était autour de Louis XV une succession de morts fou-

(1) Un moment on avait parlé de la disgrâce de l'abbé de Beauvais. Le contraire arrivait. L'abbé de Beauvais était nommé évêque de Senez, et, au Carême de 1774, encore prêché par lui à la cour, le Roi le som-
maît, en riant, de remplir l'engagement qu'il avait pris de prêcher devant lui le Carême de 1776, quoiqu'il fût évêque.

(2) *Anecdotes secrètes sur M^{me} la comtesse du Barri, 1775.*

droyantes. L'ambassadeur de Gênes, Sorba, qu'il avait l'habitude de voir, mourait subitement. D'Armentières suivait Sorba de près. L'abbé de la Ville, l'instrument de la ruine de Choiseul, venant remercier de la place de directeur des Affaires étrangères, était frappé d'apoplexie sous les yeux du Roi. Enfin, un soir que Louis XV jouait au piquet avec madame du Barry, et que le marquis de Chauvelin, ce vieil ami et cet ancien compagnon de ses plaisirs, était appuyé sur le dos de son fauteuil, madame du Barry levant les yeux et disant : « *Monsieur de Chauvelin, quelle grimace vous faites !...* » le Roi se retournait : Chauvelin tombait mort à ses pieds (1).

Revenait le carême de 1774, et une parole tombée de la terrible bouche de l'abbé de Beauvais inquiétait le Roi comme une assignation de Dieu. Le jeune prédicateur venait de jeter aux murs de la chapelle de Versailles la menace du prophète : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite (2) ! »

De son côté, madame du Barry, superstitieuse comme toutes les femmes d'amour de son espèce, était dévorée de vagues inquiétudes et de sourds pressentiments, laissant plusieurs fois échapper cette phrase devant ses intimes : « *Je voudrais bien voir passer ce vilain mois d'avril.* » C'était le mois où l'*Almanach de Liège* de l'année 1774 annonçait « qu'une

(1) *Mémoires secrets de la république des lettres*, t. VII.

(2) Dans les *Entretiens de l'autre monde*, Louis XV parlant au prince Conti dit : « Vous savez bien, mon cousin, que c'est ce maudit sermon du jeudi saint 1774 qui m'a tué. »

grande dame jouant un rôle dans une cour étrangère cesserait de le faire ».

Le Roi parlait maintenant de son état maladif, de la possibilité de sa mort, et parfois, au bout de cela, du compte effrayant qu'il s'agirait de rendre à l'Être suprême de l'emploi de la vie qu'il nous a accordée dans ce monde (1)..... » Les politiques, pressentant la prochaine entrée en scène du confesseur, sous le prétexte que l'abbé Maudoux avait la vue très-affaiblie, travaillaient à remplacer cet ecclésiastique, ennemi de l'intrigue et dévoué à Marie-Antoinette, par un confesseur plus maniable.

La favorite, dont, au mois de janvier, d'Aiguillon lui-même avait fait annoncer à Mesdames le renvoi avant six mois (2), la favorite, qui se rendait compte de l'instabilité de sa position et qui savait pouvoir se maintenir seulement en arrachant l'esprit du Roi au noir de ses idées, s'ingéniait à lui trouver des distractions voluptueuses. Elle avait triomphé du carême de 1773 par la commande et la représentation d'un opéra érotique, elle tentait de tuer l'action sur les remords du Roi du carême de 1774 par l'organisation d'un petit voyage de plaisir à Trianon dans les derniers jours du mois d'avril.

Le 27 avril, le Roi, arrivé la veille à Trianon, se

(1) *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte Mercy-Argenteau*. Didot, 1875, t. II.

(2) *Correspondance complète de madame du Deffand*, par Sainte-Aulaire. Lévy, 1866, t. III.

trouvait indiposé (1); il ne pouvait suivre la chasse à cheval et se plaignait, en descendant de carrosse à son retour, d'un violent mal de tête.

Il se retirait dans les appartements de madame du Barry, croyant à une indigestion; mais son malaise augmentait, et dans la nuit il faisait appeler Lemonnier, son premier médecin. Lemonnier trouvait de la fièvre au Roi, mais aucun symptôme de nature à donner de l'inquiétude. Madame du Barry, redoutant la faiblesse d'esprit du Roi, cette *terreur du diable* qui s'éveillait maintenant au moindre accroc de sa santé, cherchait à le déterminer à se faire soigner à Trianon sans faire prévenir la famille royale, aidée et soutenue en son désir par le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre. L'indisposition du roi était connue dans la journée

(1) La passade à laquelle on attribue la mort du Roi est racontée en ces termes par l'abbé Beaudeau : « Les derniers jours d'avril, le Roi était à Trianon avec la du Barry. En se promenant, ils virent une petite vachère qui cueillait de l'herbe pour sa vache. On lui trouve de très-beaux yeux; on approche, on lui relève la coiffe et les cheveux; on la débarbouille, et on décide qu'elle serait *sarmante* si elle était habillée en belle dame. — Eh bien ! habillons-la. — Voilà leur petite paysanne habillée en demoiselle avec du rouge et des mouches. Elle est vraiment *sarmante* ! — Faisons-la souper avec nous. — Son embarras nous amusera. — On soupe, on rit, on s'enivre. La petite est mise dans un bain, puis dans un lit, et... Cependant son frère se mourait de la petite vérole; elle l'eut le lendemain et en mourut, dit-on, le samedi. Et voilà le conte ou l'histoire. » — Disons que rien n'est moins prouvé que cette passade du Roi avec la petite vachère, comme le prétend Beaudeau; avec la fille du jardinier de Trianon, comme le prétendent les *Anecdotes*; avec la fille de Montvallier, comme le prétend Métra. Voltaire nous apprend qu'il y avait, dans ce moment, une épidémie de petite vérole dans les environs, et le Roi a pu, très-simplement et très-naturellement, en devenir la victime.

à Versailles; la famille royale n'osait se présenter, mais le Dauphin expédiait à son grand-père le chirurgien La Martinière, un ennemi de la du Barry, et qui avait pris une certaine influence sur l'esprit du Roi depuis ces *couchées* dans la chambre de Louis XV de l'année précédente.

La Martinière, arrivé à Trianon le jeudi 28 avril, n'avait pas de peine, avec sa parole impérative et brusque, à triompher de la vacillante résolution d'un malade. Il décidait le Roi à partir dès que les carrosses seraient arrivés. Lui-même veillait à ce qu'on les apprêtât, et le Roi, emmaillotté dans sa robe de chambre, était mis en carrosse (1) et ramené au pas à Versailles, au milieu de la Cour, à portée de l'Église.

Le Roi se mettait au lit en arrivant, recevait la famille royale, mais seulement un instant, et la congédiait en disant au Dauphin de ne revenir que quand il le ferait appeler. Puis il passait avec madame du Barry le reste de la soirée.

La nuit du 28 était mauvaise; le Roi avait la fièvre et quelques hallucinations; il commençait à être frappé de son état. Les médecins Lemonnier et La Martinière décidaient, le 29 au matin, qu'il fallait saigner le Roi et demandaient au malade de leur adjoindre d'autres médecins pour ouvrir une consultation permanente. Le Roi, soufflé par madame du

(1) *Relation du duc de La Rochefoucauld-Liancourt*, 1846. — *Maladie et mort de Louis XV*, par Georges d'Heilly. Rouquette, 1866.

Barry, nommait Bordeu, médecin de la favorite, Lorry, le médecin du duc d'Aiguillon.

La nouvelle de la saignée produisait une grande impression à la cour; l'antichambre s'emplissait de courtisans qui entraient à midi dans la chambre du malade avec les médecins appelés pour la consultation.

Les médecins, encore ignorants de la maladie du Roi, annonçaient une deuxième saignée dans l'après-midi, une troisième saignée pendant la nuit ou dans la journée du lendemain, si la seconde ne débarrassait pas le Roi de son mal de tête.

« Une troisième saignée? disait le Roi; mais c'est donc une maladie?... Je voudrais bien qu'on pût se dispenser de me la faire (1). »

Une troisième saignée, ce n'était pas seulement pour le Roi le présage d'une maladie grave: c'était une promesse de victoire pour le parti Choiseul, une promesse de défaite pour le parti du Barry. Les *anti-aiguillonistes*, les *anti-barriens* se mettaient à espérer, pour leurs vues politiques, de l'effroi inspiré par cette saignée un retour à Dieu, les *aiguillonistes* et les *barriens* se mettaient à craindre une expulsion de la maîtresse. Si bien que d'Aiguillon, Richelieu et le duc d'Aumont circonvenaient Lorry et Bordeu, et obtenaient d'eux qu'il ne serait plus question de la troisième saignée.

La seconde saignée, où l'on tirait au Roi quatre

(1) *Relation du duc de La Rochefoucauld-Liancourt*, 1846. — *Maladie et mort de Louis XV*, par Georges d'Heilly. Rouquette, 1866.

andes palettes de sang (1), le laissait très-abattu. Vers les cinq heures, néanmoins, le Roi envoyait chercher ses enfants et les gardait une demi-heure sans leur dire un mot. La soirée n'était pas bonne, la fièvre augmentait. Le duc d'Aumont voulait aller chercher madame du Barry; mais une altercation éclatait entre le duc et les médecins, qui s'opposaient à l'entrée de madame du Barry. Le duc d'Aumont n'osait passer outre et madame du Barry était réduite à conférer avec le duc d'Aiguillon.

Le samedi 30 avril, le Roi ayant été porté pour la commodité du service de son grand lit dans un petit, un médecin approchait par hasard du visage de Louis XV une bougie qui éclairait sur son front et ses joues des rougeurs où se voyaient déjà des boutons formés. Il n'y avait plus à douter. C'était la petite vérole.

Les médecins, comme soulagés d'être sortis de leurs incertitudes, annonçaient la maladie presque gaiement, disant que le Roi était préparé à merveille, que tout irait bien. Et la cour se rassurait, croyant à un alitement d'une huitaine de jours, en dépit de la menaçante réponse de Bordeu : « Sandis!... la petite vérole à soixante-quatre ans, avec le corps du Roi, c'est une terrible maladie! »

(1) On a depuis attribué à cette saignée la mauvaise marche de la maladie et enfin la mort du Roi, comme ayant été faite dans le commencement de l'éruption. Les médecins étaient en garde contre l'idée de la petite vérole par une éruption à la peau qu'avait eue le Roi à Fontainebleau, dans sa jeunesse, et qui avait été qualifiée de *petite vérole*.

Dans la chambre pestiférée, Madame Adélaïde, Madame Victoire, Madame Sophie s'étaient enfermées avec leur père... Louis XV était tombé dans un affaissement extrême, mêlé d'une anxiété qu'on ne pouvait calmer. Il ne parlait presque plus, il avait les yeux à la fois hagards et fixes. Le parti de la du Barry commençait à prendre peur et poussait chaque soir dans la chambre du Roi la femme aimée, pour réveiller chez le moribond un peu de vie sensuelle, et pour faire répéter au dehors que la faveur de la maîtresse durait toujours. A la suite de gros mots échangés entre le prince de Beauvau, l'ami de Choiseul, et le duc d'Aumont, c'était La Borde, valet de chambre de quartier, vendu au parti du Barry, qui *donnait l'ordre* dans la chambre du Roi. Donc, tous les soirs, La Borde faisait sortir tout le monde, allait chercher la favorite, l'amenait au lit du Roi qui montrait dans son accablement peu d'empressement à la voir (1).

Cependant, les *anti-aiguillonistes* et les *anti-barriens* criaient au scandale, demandaient qu'on administrât les sacrements au Roi, poussaient le pieux M. de Beaumont à imiter l'évêque de Soissons chassant, en 1744, des côtés du Roi, la duchesse de Châteauroux. Et il arrivera, chose étrange ! que, « *dans cet agiotage et ce trafic de la conscience du Roi,* » — c'est l'expression du cardinal de Luynes, — le parti des dévots et des jésuites se liguera pour empêcher la

(1) *Mémoires du baron de Besenval*. Baudouin frères, 1821, t. 1

communion du Roi, tandis que le parti Choiseul, le parti des philosophes et des incrédules se liguera pour imposer cette communion aux temporisations de l'archevêque de Paris.

Le dimanche 1^{er} mai, nouvelle consultation des médecins et annonce officielle de la visite de l'archevêque.

Le 2 mai, l'archevêque de Paris, quoique souffrant de la pierre et *pissant le sang* (1), se rendait avec les sacrements et l'intention de demander *une expulsion éclatante et antérieure de la concubine*. Mais il y avait secrètement en M. de Beaumont, entre son zèle et sa conscience, la reconnaissance des services signalés que madame du Barry avait rendus au parti dont il était le chef ecclésiastique par le renversement de Choiseul, l'élévation de d'Aiguillon, l'anéantissement des parlements.

Avant l'arrivée de l'archevêque, un conciliabule avait été tenu entre madame du Barry, d'Aiguillon, Richelieu, Fronsac, dans lequel on s'était entendu pour obtenir que la visite eût lieu en présence du duc d'Orléans, qu'elle fût de simple politesse, qu'il n'y fût pas parlé des sacrements. L'on avait même gagné à cette combinaison Madame Adélaïde, à laquelle les médecins du parti du Barry avaient fait entendre que la question de l'éternité était peut-être prématurée et qu'elle pourrait donner le coup de la mort au malade.

(1) *Correspondance secrète, politique et littéraire*. Londres, 1787.

Lorsque donc, à onze heures du matin, l'archevêque se présentait à la porte de l'antichambre du Roi, Richelieu accourait à sa rencontre, le conjurait de ne pas faire mourir le Roi par une *proposition théologique*; puis, avec le cynisme de ses grâces, il lui proposait d'entendre de jolis péchés mignons, d'écouter les siens, lui jurant qu'il en entendrait de tels qu'il n'en avait jamais entendus depuis qu'il était archevêque de Paris. Et de là, passant au sérieux, il lui représentait que congédier madame du Barry, c'était préparer le triomphe de Choiseul, nuire à l'*amie* pour servir l'ennemi. Enfin, il lui jetait en guise de péroraison que la favorite lui avait encore dit la veille : « *Que l'archevêque nous laisse, et il aura sa calotte de cardinal; c'est moi qui m'en charge et qui en réponds* (1). »

L'archevêque entrait dans la chambre du Roi, y restait un quart d'heure et en sortait sans parler de confession. Le Roi, comme ressuscité par le silence de l'archevêque, faisait aussitôt appeler madame du Barry, dont il baisait les belles mains avec ivresse.

Le parti Choiseul se retournait vers un autre homme, le cardinal de la Roche-Aymon, une nature ambitieuse et fausse qui, ménageant les deux partis, disait qu'il ne pouvait ouvertement proposer les sacrements, mais qu'il veillerait à saisir la première occasion. Cependant les fervents et les exaltés du clergé s'impatientsaient; l'évêque de Carcassonne,

(1) *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, par Souverain. Treuttel et Wurtz, an X, t. I.

montrant sa croix pectorale au cardinal de la Roche-Aymon, le sommait, au nom de cette croix, de ne pas laisser mourir son Roi, le Roi très-chrétien, sans les huiles saintes, lui demandait de faire en sorte que le Roi donnât un *exemple de repentir à la France, à l'Europe chrétienne qu'il avait scandalisée*. Aux intimidations de Richelieu et de Fronsac, le menaçant de le jeter par la fenêtre s'il parlait au Roi de confession, le curé de Versailles répondait : « Si vous ne me tuez pas, je rentrerai par la porte, car c'est mon droit (1). »

Pendant ce tumulte, ces divisions, ces allées, ces venues, tandis que l'Eucharistie errait dans les corridors, le mal du Roi croissait en dégoûts et son corps se couvrait de cette lèpre qui tourmentera son agonie de la crainte que le pus de ses boutons ne se mêle à l'hostie (2).

Le 3 mai, le bulletin des médecins annonçant que dans la nuit le Roi avait eu le délire, le duc d'Aiguillon faisait aux médecins, à la porte du Roi, une scène dont le bruit arrivait jusqu'à Louis XV, qui demandait de quoi il s'agissait. Et le ministre entra chez le Roi, qui lui parlait de sa maîtresse dans les termes les plus tendres, même avec des paroles amoureuses, demandant que le soir elle lui fût amenée par La Borde.

(1) *Mémoires du maréchal de Richelieu*. Buisson, 1793, t. IX.

(2) La décomposition du corps de Louis XV fut telle qu'on fut obligé de s'adresser aux vidangeurs de Versailles pour le mettre dans la bière.

avait certainement consultée, et dont le moindre détail concorde si parfaitement avec le récit du biographe de Richelieu. Je rappellerai encore, comme preuve de l'estime qu'il faut faire des informations de Soulavie, les deux conversations de madame de Pompadour avec le président de Meinières, dont la première a été dernièrement republiée par la Société des Bibliophiles sur le manuscrit du président.

Dans la journée, un entretien avait lieu entre le Roi et l'archevêque, qui s'était établi à Versailles dans la maison des Lazaristes..... Le soir, quand madame du Barry entra, encore rayonnante des paroles du matin, le Roi la faisait approcher tout près de son lit et lui disait à voix basse : « Madame, je suis mal, je sais ce que j'ai à faire. Je ne veux pas recommencer la scène de Metz; il faut nous séparer. Allez-vous-en à Ruel, chez M. d'Aiguillon; soyez sûre que j'aurai toujours pour vous l'amitié la plus tendre. » Et la repoussant, en ce renvoi suprême, la main purulente de Louis XV tâtonnait encore la gorge de la courtisane adorée.

A peine madame du Barry était-elle partie, que Louis XV la demandait de nouveau, balbutiant d'une voix qui commençait à délirer : « Ah! elle est partie... il faut donc que nous partions... qu'on prie au moins à Sainte-Geneviève (1). »

(1) Ce récit de la mort de Louis XV est fait, en grande partie, avec les deux relations que Soulavie donne de cette mort dans les *Mémoires du maréchal duc de Richelieu* et dans les *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*. Les renseignements que l'historien nous fournit sur la fin du Roi, il les tenait de M. de La Borde, premier valet de chambre du Roi, qui lui avait communiqué ses *Mémoires sur la cour de Louis XV* jusqu'ici inédits; de l'abbé Dupinet, chanoine de Notre-Dame, qui lui répéta les conversations qu'il avait eues à ce sujet avec l'archevêque de Paris; enfin, du cardinal de Luynes, de madame d'Aiguillon, du duc de Brissac, du maréchal de Richelieu. Il est temps de tirer Soulavie du mépris où on le tient et de lui rendre l'autorité documentaire qu'il mérite. Il a eu la bonne fortune de voir passer entre ses mains les pièces les plus curieuses et les plus authentiques du dix-huitième siècle. Je ne citerai, pour exemple, que la *Correspondance autographe de madame de Châteauroux*, publiée par nous, d'après les originaux de Rouen, dans la *Duchesse de Châteauroux*, correspondance qu'il